571

une
Passion.

630.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

UNE PASSION,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Varin, Desvergers et ***

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre National du Vaudeville, le 15 février 1833.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUPLESSY, maître de dessin.	M. Lepeintre.	ANTÉNOR, jeune-france.	M. Arnal.
AUGUSTINE, sa femme.	Mlle Adèle.	RAPHAEL, domestique de Duplessy.	M. Armand.
LILIA, jeune cousine d'Augustine.	Mlle Atala.	Jeunes Personnes, élèves de Duplessy.	

La scène se passe à Paris, dans la maison de Duplessy.

Le théâtre représente un salon formant atelier de peinture. A gauche, sur le premier plan, une fenêtre; un peu plus loin une porte. Sur le devant, à droite, une table sur laquelle est une boîte de couleurs et tout ce qu'il faut pour écrire; près de la table, un chevalet. Dans un angle du fond, une seconde table pour broyer les couleurs. Au premier plan à gauche, et devant la fenêtre, un mannequin représentant une mariée, avec le voile, le bouquet et la couronne; ce mannequin est sur un fauteuil à roulettes. Tableaux, ébauches, etc. une guitare suspendue au fond.

SCÈNE I.

DUPLESSY, *en robe de chambre, il est au chevalet et termine un portrait*, LILIA, AUGUSTINE, *ainsi que les autres élèves, sont rangées en demi-cercle, et dessinent d'après le mannequin;* RAPHAEL *est dans le fond, occupé à broyer des couleurs.*

Air : *Ah, quel plaisir! ah! quel bonheur!*

(De Camilla).

CHOEUR.

Ah! quel bonheur! ah! quel plaisir!
La classe est terminée;
Voilà midi, l'heure est sonnée.
Allons nous divertir :

DUPLESSY.

Retirez-vous, je le permets,
Je suis content de vos progrès;
Bientôt, sans peine je le crois,
Vous en saurez autant que moi.

CHOEUR.

Ah! quel bonheur! etc.

Les élèves ont fermé leurs cartons et sortent. Raphaël a roulé le mannequin dans la chambre à gauche.

SCÈNE II.

DUPLESSY, AUGUSTINE, LILIA, RAPHAEL.

DUPLESSY. Ah! j'ai enfin terminé mon portrait.

AUGUSTINE. Déjà?..

DUPLESSY. Je l'ai achevé pendant la classe.

AUGUSTINE. Oui, mais vous n'avez pas seulement donné un coup d'œil à vos élèves...

DUPLESSY. Je leur ai donné l'exemple du travail; cette leçon en vaut bien une autre. Maintenant, mesdames, je serais [illegible] d'avoir votre avis.

AUGUSTINE. Voyons donc.

DUPLESSY. Hein! qu'en dites-vous?

AUGUSTINE. C'est très bien.

LILIA. C'est parfait.

DUPLESSY. Non! je vous en prie, parlez-moi franchement.

RAPHAEL, *qui est entré et qui s'est approché par derrière.* Eh bien! franchement, c'est pas mal.

DUPLESSY. Qu'est-ce qui te demande ton opinion à toi, Raphaël?

RAPHAEL. Dam! monsieur, il est bien permis d'en avoir une, quand on a travaillé comme moi avec les plus grands maîtres.

DUPLESSY. Allons, c'est bien, retournez à vos occupations, imbécile.

RAPHAEL. Mais, monsieur...

DUPLESSY. Taisez-vous, car je suis sur le point de me mettre en colère.

AUGUSTINE, *examinant le portrait.* Savez-vous bien, M. Duplessy, que ce portrait pourrait exciter mes inquiétudes; heureusement je ne suis pas comme vous portée à la jalousie.

DUPLESSY. Moi, de la jalousie, ma chère Augustine... ce serait ridicule..... après un mois de mariage.

LILIA. Un mois! il y a tout au plus quinze jours.

DUPLESSY. C'est possible! depuis notre union, je vis deux fois plus; tous mes plaisirs sont doublés..... ainsi je ne doute pas de ta tendresse.

AUGUSTINE. Et vous avez raison; puis-je oublier ce que vous avez fait pour moi et pour ma cousine Lilia.

LILIA. Nous étions sans fortune... vous nous avez donné des leçons gratuites pendant plusieurs années... et quand nos parens sont morts, vous nous avez recueillies chez vous...

DUPLESSY. Dam! j'y étais bien un peu intéressé! Augustine était ma meilleure élève, et je l'ai épousée afin de continuer son éducation.

Air *de Turenne.*

Sans me flatter je fus ton maître
En peinture ainsi qu'en amour
Et par mes soins, il faut le reconnaître,
Tu fais des progrès chaque jour,
En peinture ainsi qu'en amour.

AUGUSTINE.

Des professeurs voilà bien la conduite,
Ils sont toujours jaloux de nos succès,
Quoique sans eux nous fassions des progrès,
Ils s'en donnent tout le mérite.

En s'éloignant du chevalet elle dépose son mouchoir sur la table.

DUPLESSY. Je te le répète, ma chère Augustine, je suis parfaitement tranquille?.. (*A part.*) Ne lui disons pas que j'ai remarqué ce jeune homme qui loge en face, et qui lorgne toujours de ce coté-ci.... Elle n'y aura peut-être pas fait attention.

LILIA, *qui s'est approchée de la fenêtre à gauche, et à part.* C'est singulier, il n'y est déjà plus...

DULLESSY. Il se fait tard, je vais m'habiller.

AUGUSTINE. Vous sortez?

DUPLESSY. Pour un instant.... le temps de livrer ce portrait..... cette dame ne demeure qu'à deux pas; toi, Raphaël, n'oublies pas de me préparer une autre toile; une toile de vingt-cinq pour un paysage qui m'est commandé... Ensuite, dans la journée, tu passeras chez Babin et tu lui demanderas de ma part un costume d'odalisque...

AUGUSTINE. Et pourquoi faire?

DUPLESSY. Pour le mannequin! je lui avais d'abord mis une parure de mariée... dans la première joie de l'hymen, je ne voyais rien de plus beau qu'un voile et un bouquet nuptial... mes élèves partagaient mon enthousiasme... mais elles ont fini ce matin... c'est pourquoi il nous faut un autre costume pour la classe du soir... tu comprends, Raphaël?

RAPHAEL. Oui, monsieur, un costume d'odalixe... ça suffit.

DUPLESSY, *à Augustine.* Au revoir, mon ange!

Air : *Vaudeville des chemins en fer.*

Adieu, ma chère, je te laisse,
Que ne puis-je, selon mon goût,
Auprès de toi rester sans cesse
Mais les affaires avant tout.
(*A part.*) Cachons-lui mon inquiétude
Car elle pourrait m'en punir;
Et de peur de la certitude
Aux soupçons il faut s'en tenir.

ENSEMBLE.

Adieu, ma chère, je te laisse, etc.

AUGUSTINE.

Oui, je voudrais, je le confesse,
Vous voir ici. selon mon goût,
Auprès de moi rester sans cesse;
Mais les affaires avant tout.

LILIA *et* **RAPHAEL.**

Son mari, malgré sa tendresse
Ne peut toujours selon son goût,
Auprès d'elle rester sans cesse,
Mais les affaires avant tout.

Duplessy sort par la droite, Raphaël par le fond.

SCÈNE III.

AUGUSTINE, LILIA.

LILIA, *qui s'est rapprochée de la fenêtre.* C'est fini, il ne se montre plus...

AUGUSTINE. Allons, te voilà encore à cette croisée.

LILIA. Je regarde si ce jeune homme raparaît à sa fenêtre.

AUGUSTINE. Ce que tu fais là n'est pas bien, Lilia; tu as tort.

LILIA. Et toi tu as raison... mais c'est plus fort que moi.

AUGUSTINE. Est-ce que tu le connais?

LILIA. Moi, pas du tout... il y a si peu de temps qu'il est notre voisin.... Je sais seulement qu'il s'appelle Anténor... et qu'il a de la fortune... Il se met très bien, l'as-tu remarqué?

AUGUSTINE. Il me semble l'avoir aperçu. Je trouve sa mise un peu exagérée.

LILIA. Il n'y a pas de mal... quand on ne veut pas ressembler à tout le monde.

AUGUSTINE. En effet, je le crois un peu original.

LILIA. C'est à dire, qu'il n'est pas commun, que ses goûts n'ont rien de vulgaire, il sort peu, il aime la solitude, et la lecture est son plus grand plaisir, ses dépenses se bornent à acheter des livres, des romans, des brochures, tout ce qu'il y a de plus nouveau, à chaque instant, j'en vois apporter chez lui

AUGUSTINE. Mais, n'a-t-il pas un état, une profession?

LILIA. Il est jeune et riche, c'est un état qui donne assez d'occupations... D'abord, il passe une partie de la journée à sa fenêtre, ensuite, il se promène dans sa chambre d'un air agité, et toujours un livre à la main. Enfin, le soir, toutes les fois que le temps le permet... il regarde la lune, et il soupire...

AUGUSTINE. Voilà un temps bien employé.... Mais tout-à-l'heure tu disais ne pas le connaître, et pourtant tu n'ignores aucun détail de sa vie.

LILIA. Voilà ce que c'est que d'observer, et puis Raphaël, qui est très lié avec son domestique, me tient au courant de ses actions.

AUGUSTINE. Eh! mon Dieu! à quoi cela te servira-t-il?

LILIA. Je n'en sais rien encore.... mais je m'informe toujours..... ça ne peut pas nuire... ce jeune homme regarde souvent de ce côté avec une attention si singulière.

AUGUSTINE. Ne vas-tu pas imaginer qu'il est amoureux de toi.

LILIA. Ça ne m'étonnerait pas du tout...

AUGUSTINE. Est-ce qu'il te plairait?

LILIA. Il est assez bien!

AUGUSTINE. Chacun sa manière de voir; moi ce n'est pas la mienne.

Air : *Depuis long-temps, etc.*

Oui, la nature envers lui fut avare.

LILIA.

Tu l'as vraiment mal examiné;

AUGUSTINE.

Il me paraît sombre et bizarre;

LILIA.

Il me paraît tendre et passionné.

AUGUSTINE.

Rêvant sans doute un but imaginaire,
Ses yeux au ciel vont toujours s'égarer.

LILIA.

C'est que peut-être sur la terre
Personne encore n'a pu les attirer.

AUGUSTINE. Tu le défends avec une chaleur...

LILIA. Parce que tu es injuste... Moi, je l'avoue, il me plaît; il doit avoir une conversation vive et origale... son domestique prétend qu'il s'exprime si bien, qu'il est impossible de le comprendre...

AUGUSTINE. Prends garde de t'abuser, de faire des châteaux en Espagne.

LILIA. Ce n'est pas l'embarras, j'en ai bien peur... il y a une chose qui m'inquiète et que je remarque tous les jours... c'est qu'il ne paraît jamais à sa fenêtre que pendant l'heure de la classe.

AUGUSTINE. Oui, je comprends ton inquiétude... c'est sans doute une de nos élèves qui aura fait impression sur lui.

LILIA. Je le crains! mais, qui ça peut-il être? tu ne devines pas?

AUGUSTINE. Je n'en ai pas la moindre idée.

LILIA. Dieu! que c'est contrariant.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, RAPHAEL.

RAPHAEL. Madame... il y a là un jeune homme qui demande à parler à monsieur..

AUGUSTINE *et* LILIA. Un jeune homme.

RAPHAEL. Oui, madame... c'est celui qui demeure en face.

LILIA. Monsieur Anténor!

AUGUSTINE. Quel peut être le motif de cette visite?

RAPHAEL. Faut-il le faire entrer?

AUGUSTINE. Oui, sans doute... Un instant... priez-le d'attendre ici... nous allons prévenir monsieur Duplessy... cela vaut mieux... viens, Lilia.

LILIA. Comme c'est désagréable...je suis sûre que j'aurais deviné son secret.

Elles sortent par la droite.

SCÈNE V.

RAPHAEL, ANTÉNOR.

RAPHAEL, *allant au fond.* Entrez, monsieur, entrez.

ANTÉNOR, *entrant vivement.* Elle n'y est pas...

RAPHAEL. Monsieur Duplessy va venir, je vous demande bien pardon de vous recevoir ici dans notre atelier; je n'ai pas encore eu le temps de le ranger, la classe vient de finir, et ces petites filles mettent tout en désordre... Tenez, en voilà une qui a oublié son mouchoir sur la table... (*Il le prend.*) Mais, non, à la broderie, je le reconnais, c'est celui de notre nouvelle mariée.

ANTÉNOR. Son mouchoir!.. (*Il s'en empare vivement.*) Donne, donne ce précieux tissu qui ne doit plus me quitter!.. (*Fouillant dans sa poche.*) Tiens, tiens... voilà de l'or pour payer ton silence!

RAPHAEL. Mais, monsieur, permettez.

ANTÉNOR. Va t'en... laisse-moi...

RAPHAEL. Je vous ferai observer...

ANTÉNOR. Va t'en!.. va t'en!..

RAPHAEL, *à part.* Retirons-nous, car il paraît très-vif, et même, s'il ne m'avait rien donné, je le trouverais brutal.

Il sort par le fond.

SCÈNE VI.

ANTÉNOR, *seul.*

Son mouchoir!.. son mouchoir!.. je puis donc le presser sur mes lèvres... (*Il met le mouchoir dans son sein.*) Maintenant, rassemblons mes idées...mais comment les rassembler? je n'en ai qu'une...et encore, je dis une, parce que je suis naturellement porté à l'exagération!.. O homme! roi de la nature...comme je l'ai lu dans *la Peau de chagrin*, tu es le plus ridicule des animaux, quand une fois l'amour t'a mordu au cœur, j'en suis un exemple fatal... L'autre jour, j'errais çà et là dans ma chambre solitaire. Je venais de parcourir un de ces romans modernes, dont chaque ligne soulève une tempête dans la poitrine... un des personnages m'avait surtout frappé... une jeune fille... un type de jeune fille... admirable résumé des perfections humaines... J'y rêvais délicieusement! Tout-à-coup, je crus voir le ciel s'ouvrir devant moi... pas du tout, c'était ma fenêtre... mais par cette fenêtre, une vision m'apparut! une jeune fille!.. la même jeune fille... celle que je venais de lire... Je ne pus retenir une exclamation... oh! c'était peu de chose... mais dans ce oh! dans ce simple oh! il y avait un avenir! il y avait une destinée! il y avait une passion! et quelle passion?.. une passion déchirante!. une passion armée de griffes!.. C'est là que je l'ai vue!.. là, près de cette croisée!.. immobile et pensive... Un moment, je crus à la félicité... amère déception!.. le lendemain, c'était un vendredi... jour de stupeur et d'effroi! je l'aperçus de nouveau, mais un long voile me dérobait ses traits, et sur son front brillait le bouquet virginal...éternel emblême de l'hymen! A cet aspect, je pousse un cri sauvage... je m'applique un coup de poing sur la tête, et je vais me promener sans chapeau sur le boulevard. .

Air *d'Yelva.*

Les vents, la pluie et le tonnerre
Forçaient chacun à chercher un abri;
Moi seul, bravant la foudre et la gouttière,
Aux élémens, j'offrais un front hardi!
Oui, de ce ciel où grondait la tempête,
En blasphémant, j'implorais la rigueur;
Mais tous les flots qui coulaient sur ma tête
N'ont pas éteint le volcan de mon cœur.

Elle est donc mariée! elle a un mari!..malédiction!.. Ses parens l'auront sacrifiée.. car il y a des parens au fond de tous les sacrifices... Et moi aussi, j'ai un père... la nature m'en a donné un; elle a cru bien faire, je ne lui en veux pas. Mais plus heureux celui qui, jeté seul sur la terre, sans savoir ni pourquoi ni comment, est forcé de conquérir l'existence en luttant avec le sort. Quelqu'un s'approche... j'ai cru entendre le frôlement d'une robe... Non!. personne! Comment lui parler? comment me frayer une route jusqu'à son oreille? (*Tirant un billet de sa poche.*) Si je pouvais seulement lui glisser dans la main ce billet, préparé à l'avance!.. Cette fois, je ne me trompes pas. On vient!.. C'est elle, peut-être... Enfer! c'est un homme! un vieillard! sans doute son père... ou son aïeul!

Duplessy entre.

SCÈNE VII.

ANTÉNOR, DUPLESSY.

DUPLESSY, *à part.* Voyons donc ce M. Anténor qui veut me parler... Dieu! c'est ce jeune homme que j'ai remarqué à la fenêtre. Quel est son projet?

ANTÉNOR, *à part.* Elle viendra peut-être aussi...

DUPLESSY. Puis-je savoir, monsieur, ce qui me procure l'honneur de votre visite?

ANTÉNOR, *distrait.* Certainement, monsieur. (*A part.*) Elle ne vient pas!..

DUPLESSY. Est-ce votre portrait que vous désirez?

ANTÉNOR, *distrait.* Horrible anxiété! (*Haut.*) Vous dites, monsieur?..

DUPLESSY, *à part.* Comme il paraît agité!.. (*Haut.*) Monsieur, je suis un peu pressé... J'allais sortir... et si vous daignez m'apprendre dans quelle intention...

ANTÉNOR, *toujours distrait.* Oui, monsieur... ne professez-vous pas la peinture?

DUPLESSY. En effet, je la professe.

ANTÉNOR. Je désirerais prendre des leçons.

DUPLESSY. Désolé de vous refuser; mais j'ai l'habitude de n'enseigner qu'aux dames.

ANTÉNOR, *à part.* Comment lui faire parvenir ce billet? (*Haut.*) Vous dites, monsieur?

DUPLESSY. Je dis, monsieur, que vous n'êtes pas du tout à la conversation... sans quoi vous auriez compris que, dans ma position, je ne puis prendre d'élèves, fût-ce même à vingt francs le cachet...

ANTÉNOR. Qu'à cela ne tienne, monsieur... Je vous en donnerai trente, quarante... cinquante! tout ce que vous voudrez. (*A part, en mettant la main à son gilet.*) Oh! j'y suis!..

DUPLESSY. En vérité, monsieur, je ne sais pas si cela suffirait pour m'indemniser.

ANTÉNOR. Oui... son mouchoir.

Il tire en cachette le mouchoir, et enveloppe la lettre dedans.

DUPLESSY. Allons... le voilà qui ne m'écoute plus...je suis sur le point de me mettre en colère...

ANTÉNOR, *à part.* Ingénieux stratagème!

DUPLESSY, *à part.* A-t-on jamais vu un pareil original!

ANTÉNOR. Vous dites, monsieur?

DUPLESSY. Mais, monsieur, je ne puis que vous répéter encore une fois...

ANTÉNOR. Alors, c'est inutile!.. j'ai parfaitement compris...

Il place, avec précaution, le mouchoir sur la table.

DUPLESSY. Ce n'est pas malheureux.

ANTÉTOR. Vous avez à sortir, je ne vous retiens pas... Dans un heure, je serai ici. (*A part.*) Dans une heure, elle aura lu ma lettre. (*Haut.*) Et je prendrai ma première leçon.

DUPLESSY. Du tout, un instant, nous ne sommes pas convenus...

ANTÉNOR. Eh! qu'importe?

Air : *Epoux imprudent.*

Vous fixerez le prix vous-même;
Moi je ne tiens pas à l'argent.
Mon impatience est extrême.

DUPLESSY.

Ah! la mienne l'est bien autant,

ANTÉNOR.

Nous voilà d'accord à présent,
Il ne s'agit que de s'entendre.
Tout en causant ici de nos projets,
J'ai déjà fait plus de progrès
Que vous ne pouvez le comprendre.
Au revoir... dans une heure!

Il sort vivement.

SCÈNE VIII.

DUPLESSY, *puis* AUGUSTINE *et* LILIA.

DUPLESSY. Le moyen de s'expliquer avec une pareille tête... hum! Son obstination n'est pas naturelle.

AUGUSTINE, *entrant avec Lilia.* Eh bien! mon ami, vous êtes seul? Ce jeune homme est sorti!

DUPLESSY. Oui, mais il reviendra, malheureusement... Impossible de m'en débarrasser.

LILIA. Et pourquoi nous en débarrasser?

DUPLESSY. Pourquoi? parce qu'il veut prendre des leçons de dessin, et me donne à penser, je soupçonne des choses...

AUGUSTINE. Que pouvez-vous craindre?

DUPLESSY. Croyez-vous que je ne l'aie pas remarqué plusieurs fois à sa fenêtre, où il restait des heures entières en contemplation.

AUGUSTINE. C'est vrai.... je m'en suis aperçue!

DUPLESSY. Ah! vous en convenez? Et aujourd'hui, lorsqu'il cherche à s'introduire chez moi, vous voulez que je sois tranquille; non, non... Il y a pour cela des motifs, auxquels vous n'êtes peut-être pas étrangère.

AUGUSTINE. Moi! vous pourriez supposer?..

DUPLESSY. Je ne suppose rien, madame, je vois clair. Vous et Lilia, vous êtes d'une légèreté impardonnable... A chaque instant, on vous voit à cette croisée. Vous y attirez des regards auxquels vous ne répondez pas, j'aime à le croire... mais enfin, je ne suis pas surpris qu'un jeune écervelé conçoive des projets...

AUGUSTINE. Dieu ! quelle injustice ! Allez, monsieur, c'est une indignité !

Elle pleure.

LILIA, *à Duplessy.* Elle a raison !.. c'est une horreur, après quinze jours de mariage...

DUPLESSY. Allons !.. la voilà qui pleure à présent. Eh bien ! non, je ne te soupçonne pas, chère amie... j'ai tort ! Pardonne-moi et essuie tes larmes

AUGUSTINE. Laissez-moi pleurer.

DUPLESSY. Je t'en prie... Tiens, voilà ton mouchoir.

AUGUSTINE. Donnez.

Elle le prend des mains de Duplessy. La lettre qu'Anténor a placée dessous, tombe.

DUPLESSY. Qu'est-ce que c'est que ça?.. un papier dans ce mouchoir...

AUGUSTINE et **LILIA.** Un papier!

DUPLESSY, *lisant l'adresse.* Un billet !... « A la jeune épouse. » Il est pour vous, madame?

AUGUSTINE. Je vous promets que j ignore entièrement.

DUPLESSY, *qui a parcouru le billet.* Qu'ai-je lu? une déclaration passionnée !

LILIA. Est-il possible!

AUGUSTINE. Qu'est-ce que ça signifie?

DUPLESSY. Vous me le demandez, Augustine?

SCÈNE IX.

Les Mêmes, RAPHAEL.

RAPHAEL, *avec une toile de tableau.* Monsieur, voici une toile pour votre paysage.

DUPLESSY. C'est bien. Arrange ce portrait, que je sorte à l'instant : l'air me fera du bien.

RAPHAEL, *apercevant le mouchoir.* Tiens, le mouchoir de madame... Il vous l'a donc rendu?

DUPLESSY. Qui cela?

RAPHAEL. Ce jeune homme qui est venu tout à l'heure... Il me l'a vu entre les mains et quand il a su que c'était le mouchoir de madame, il me l'a enlevé, en me disant : Tiens, voilà de l'or pour payer ton silence.

DUPLESSY. Il t'a donné de l'or!

RAPHAEL. Trois pièces de vingt sous.

DUPLESSY, *à Augustine.* Vous l'entendez?

AUGUSTINE. Eh ! que m'importe ! Vous finirez par lasser ma patience.

DUPLESSY. Taisez-vous, madame, taisez-vous ; je suis sur le point de me mettre en colère.

RAPHAEL. Faut-il vous accompagner, monsieur?

DUPLESSY. Va t'en au diable.

Air : *Il cèdera, j'en suis certain.* (de Toujours !)

ENSEMBLE.

AUGUSTINE.

Quelle conduite abominable !
Non, je n'en puis revenir. .
C'est un tour épouvantable
Dont je saurai vous punir.
Ah ! vraiment, c'est abominable !
Non, je n'en puis revenir.
Quelle scène épouvantable !
Je saurai vous en punir.

LILIA *et* RAPHAEL.

Voyez, quel bruit épouvantable
Non, je n'en puis revenir.
De cette scène effroyable.
Ils pourront se repentir.

DUPLESSY, *à sa femme.*

Vous êtes une coquette.

RAPHAEL, *mettant la toile sur le chevalet à la place du tableau qu'il présente à Duplessy.*

A sortir, êtes-vous prêt?

AUGUSTINE, *à son mari.*

Il est fou, je le répète.

RAPHAEL.

Monsieur, voilà votr' portrait

ENSEMBLE.

DUPLESSY.

Quelle conduite abominable, etc.

AUGUSTINE.

Ah ! vraiment c'est abominable, etc.

LILIA *et* RAPHAEL.

Voyez quel bruit épouvantable, etc.

Duplessy sort par le fond, Augustine par la droit

SCENE X.

LILIA, RAPHAEL.

LILIA. C'est ma cousine qu'il aime... je n'en reviens pas.

RAPHAEL. Ce pauvre M. Duplessy, il faut aussi que ce jeune homme ait une fière audace.

LILIA. Une femme mariée.... c'est affreux

RAPHAEL. C'est-à-dire, autrefois c'était affreux! mais ça devient si commun.... et ça ne laisse pas que de porter préjudice aux jeunes personnes. . la preuve, c'est que M. Anténor, lui-même, se serait marié, s'il n'avait eu une passion coupable et illicite.

LILIA. Il se serait mariée?.. qu'en sais-tu?.. aurais-il été question pour lui d'un mariage?

RAPHAEL. Oui, mademoiselle!.. j'en ai été informé par Baptiste, son domestique et mon ami intime, qui m'a donné sur sa famille des détails historiques... Le père de M. Anténor est un honnête négociant de Châlons-sur-Saône, un homme fort riche, qui a un bateau à vapeur à lui tout seul... Il avait envoyé son fils à Paris, pour faire son droit... mais le jeune homme n'a pas de dispositions...

LILIA. Tout le monde n'est pas né pour être avocat. Les lois, c'est très difficile à apprendre.

RAPHAEL. C'est ce qu'il a pensé. Aussi il a mieux aimé apprendre à ne rien faire; et ses progrès ont été si rapides qu'en très peu de temps il a eu achevé ses études. Voilà pourquoi son père lui a écrit de retourner sur-le-champ auprès de lui sans quoi il viendrait le chercher lui-même, pour le ramener à Châlons, où il veut le marier!..

LILIA. Ah! il veut le marier... Eh bien! pour un père de province, il a une très bonne idée... Par exemple, il lui faudrait une femme douce, aimable, bien élevée, qui sût le mener adroitement...

RAPHAEL. Ah! elle aurait de la peine...

LILIA. Peut-être! Les femmes sont si adroites.

RAPHAEL. Oui... à Paris... ces diables de Parisiennes sont d'une adresse...

LILIA. Qu'est-ce que c'est, M. Raphael?

RAPHAEL. Rien, rien, mademoiselle. (*A part.*) J'allais dire des bêtises. (*Haut.*) Mais je suis là à causer, et j'oublie mes commissions!.. Ce costume pour le mannequin...

LILIA. C'est vrai!.. Et avec M. Duplessy, il faut être exact.

RAPHAEL. Surtout quand il a de l'humeur... c'est un homme si colérique... Je cours chez Babin.

Il sort par le fond.

SCÈNE XI.

LILIA, *seule.*

Il va partir... son père viendra le chercher demain, après-demain, aujourd'hui peut-être. C'est dommage; mais aussi pourquoi s'avise-t-il d'aimer ma cousine... vraiment, je ne puis le croire encore. Ah! on monte l'escalier. (*Elle remonte la scène.*) Que vois-je?.. c'est lui!.. que faire?.. il va me questionner!.. je ne saurais que lui répondre... Ah! derrière ce chevalet... je pourrai l'observer, et apprendre peut-être...

SCENE XII.

LILIA *cachée*, ANTÉNOR.

ANTÉNOR, *entrant.* Elle n'y est pas encore... damnation! Ne pourrai-je donc lui parler?

LILIA, *à part.* Il croyait rencontrer ma cousine.

ANTÉNOR. N'importe, je suis sûr qu'elle n'est pas sortie... Elle s'est retirée sans doute dans quelque partie reculée de l'appartement... je vais le parcourir... j'ouvre toutes les portes... je pénètre partout... Voyons de ce côté...(*Il regarde par la porte à droite qui est restée ouverte.*) Ma vue affaiblie par les veilles a beau plonger dans cette enfilade de chambres... je n'aperçois aucun vestige... Par ici, peut-être. (*Il regarde par la serrure de la porte à gauche.*) Grands dieux! la voilà!.. elle est près de moi, je suis près d'elle!.. Le cœur me bat, à m'enfoncer les côtes.

LILIA, *à part.* Dans ce cabinet! il n'y a que le mannequin!

ANTÉNOR. Elle me tourne le dos!.. Je ne l'avais pas encore envisagée sous ce point de vue... mais je la reconnais à son voile et à son bouquet de mariée...

LILIA, *à part.* Comment! il serait possible... Voilà une préférence bien flatteuse pour nous.

ANTÉNOR, *regardant toujours.* Elle relit peut-être mon billet... Entrerai-je? je crains de bouleverser cette ame frêle et délicate. Si je pouvais d'abord captiver son attention par une mélodie suave. Chantons lui ces strophes que j'ai lues dernièrement dans le *Kepseacle français*... (*Apercevant la guitare, qu'il prend.*) Une guitare! c'est le ciel qui me l'envoie.

LILIA, *à part.* Qu'est-ce qui aurait jamais imaginé...

ANTÉNOR.

Air *nouveau de M. Ét. ...nard.*

Toi, dont la prunelle
Fait pâlir le jour,

Ouvre un peu, ma belle.
L'oreille à l'amour,
L'oreille à l'amour.
Dans ton cœur de femme,
Archange à l'œil bleu,
Reçois de mon ame
Les soupirs de feu.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Tra la la, tra la la, tra la la!
Reçois de mon ame
Les soupirs de feu.
Tra la la, tra la la, tra la!
Dans ton cœur de femme,
Archange à l'œil bleu,
Reçois de mon ame
Les soupirs de feu.

(*Regardant par la serrure.*) Elle n'a pas bougé... toujours dans la même position... elle attend sans doute la deuxième strophe....

Douce fille d'Ève,
Eté comme hiver,
Sais-tu que je rêve
Des baisers d'enfer,
Des baisers d'enfer?
Quel plaisir de tordre
Nos bras amoureux,
Et puis de nous mordre
En hurlant tous deux!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Tra la la tra la la tra la la.
Et puis de nous mordre
En hurlant tous deux!
Tra la la, tra la la, tra la la!
Quel plaisir de tordre
Nos bras amoureux,
Et puis de nous mordre
En hurlant tous deux!

(*Regardant toujours.*) Rien... pas un mouvement!.. Ah! c'en est trop... il faut à l'instant que je pénètre... (*A Duplessy qui paraît au fond.*) Qui vient là?

Il dépose la guitare sur une chaise.

LILIA, *à part.* M. Duplessy!.. Allons tout raconter à sa femme.

Elle sort par la droite, sans être vue.

SCÈNE XIII.

ANTENOR, DUPLESSY.

DUPLESSY, *entrant.* Ah! vous voilà, monsieur!..

ANTÉNOR. *à part.* Malheur sur l'importun... (*Haut.*) Mon zèle vous étonne?

DUPLESSY. Non, non... je ne suis pas surpris de vous trouver ici...

ANTÉNOR. Vous venez me donner ma première leçon! ce n'était pas pressant, j'aurais attendu avec patience.

DUPLESSY. Moi, monsieur, je suis moins patient que vous .. il faut que j'éclate... (*Lui montrant sa lettre*) Connaissez-vous cette lettre?

ANTÉNOR. Enfer! mon épître entre vos mains?

DUPLESSY. Ah! vous convenez donc qu'elle est de vous?..

ANTÉNOR Eh bien! oui, mon cher Duplessy... j'adore cette femme; dites-moi est-elle vraiment mariée?..

DUPLESSY. Certainement, monsieur... et avec un homme respectable.

ANTÉNOR. Malédiction... le mariage est consommé!

DUPLESSY. Que signifie une question aussi burlesque?

ANTÉNOR Duplessy ne me parlez pas de cette façon ou vous allez me faire grincer les dents... d'après ce que je vois, cette personne est une de vos parentes... je ne vous propose pas de me servir auprès d'elle. Les hommes de votre trempe sont farcis de préjugés plus ou moins absurdes. Mais croyez-moi, ne vous mêlez pas de cette intrigue, ne vous mettez pas en travers de mon amour... C'est un torrent qui vous roulerait dans un précipice.

DUPLESSY. Je vous trouve charmant... vous aimez ma femme, et vous ne voulez pas que je me mette en travers?

ANTÉNOR. Ta femme!

DUPLESSY. Oui. monsieur... cette personne est ma femme!

ANTÉNOR. Ta f... et tu oses me l'avouer, et tu ne crains pas que je ne te brise le crâne!

DUPLESSY. Voilà qui est un peu violent par exemple.

ANTÉNOR. Ta femme!..Ils croyent avoir tout dit, quand ils on dit : C'est ma femme!.. Et si je te disais aussi : c'est ma femme!.. qu'aurais-tu à répondre...

DUPLESSY. Oh!

ANTÉNOR. Oh? ah! oh? Eh bien, je te le dis : c'est ma femme...

DUPLESSY.

Air *du Jaloux malade.*

Grands dieux! quelle ame dépravée!
Vous n'avez de cœur, foi, ni loi?

ANTÉNOR.

Oui, c'est elle que j'ai rêvée,

Elle n'a pu rêver que moi!
J'en suis sûr son cœur se soulève
Quand elle aperçoit ton regard;
Ah! c'est moi seul qui suis son rêve
Et tu n'es que son cauchemar!

DUPLESSY. Cauchemar!..

ANTÉNOR. Oui, cauchemar!.. elle m'appartient, je la veux... rends-la-moi, ou je te pulvérise...

DUPLESSY. Qu'est-ce que c'est qu'un pareil énergumène?.. Savez vous bien que je suis sur le point de me mettre en colère ..

ANTÉNOR. Ah! tu t'exapères, vieillard récalcitrant... à la bonheur, car je vois que nous tournons dans un labyrinthe dont nous ne pouvons sortir que par une porte.

DUPLESSY. La voilà la porte et dépêchez-vous!..

ANTÉNOR. Non, non!.. il y en a une autre... et cette autre, c'est une catastrophe!..

DUPLESSY. Vous croyez m'effrayer avec vos grands mots!

ANTÉNOR, *le prenant au collet.* Peintre! je n'en ai qu'un à te dire, il me faut ta femme ou la mort!..

DUPLESSY. Voulez-vous me lâcher mon habit?

ANTÉNOR. Je saurai bien te l'arracher.

DUPLESSY. Sors d'ici, assassin!.. ou je crie à la garde!

ANTÉNOR. Ne nous emportons pas... nous nous reverrons dans peu...

DUPLESSY. Ne t'avises jamais de remettre les pieds chez moi...

ANTÉNOR, *se retirant.* Ta femme... où la mort!

Il sort par le fond.

SCÈNE XIV.

DUPLESSY, AUGUSTINE, *puis* LILIA.

DUPLESSY. Dieu! j'ai les nerfs dans un état! Je ne pourrai pas tenir un pinceau de quinze jours.

AUGUSTINE, *entrant.* Que veut donc dire un pareil tapage?

DUPLESSY. Ah! c'est vous, madame?

ANTÉNOR, *reparaissant à la porte.* Ta femme! ou la mort!..

Il sort vivement.

DUPLESSY. Vous l'entendez, voilà votre ouvrage... il veut me tuer.

AUGUSTINE. Mais c'est une erreur... et quand vous saurez...

DUPLESSY. Allez, madame, vous devriez mourir de honte...

AUGUSTINE, *montrant Lilia qui entre.* Tenez, voici Lilia, qui pourra vous expliquer elle-même.

DUPLESSY. Point d'explication... je saurai bien me débarrasser de lui .. et vais de ce pas...

LILIA. Où courrez-vous?

DUPLESSY. Chez le commissaire de police, faire ma déclaration.

AUGUSTINE. Mais, encore une fois, monsieur...

DUPLESSY. Silence! madame, silence!

Il sort par le fond.

SCÈNE XV.

AUGUSTINE, LILIA.

AUGUSTINE. Impossible de lui faire entendre...

LILIA. C'est ta faute tu aurais dû insister davantage...

AUGUSTINE. Insister... cela n'est pas facile, avec un jaloux; ce que j'aurais pu lui dire est déjà si incroyable... Car, enfin, es-tu bien sûre toi-même de ce que tu m'as raconté?

LILIA. Parfaitement sûre... je l'ai vu là, et sans l'arrivée de ton mari, il serait entré dans le cabinet

AUGUSTINE. Sa conduite est impardonnable. M'exposer à la jalousie de mon mari... et pour rien, encore .. Je connais M. Duplessy, il ne manquera pas d'aller le dire partout... et c'est ce que je veux éviter.

LILIA. Mais de quelle manière?

AUGUSTINE. Je n'en sais rien .. ah! j'y suis!

Elle se met à table et écrit.

LILIA. Que fais-tu?

AUGUSTINE, *écrivant.* Tu vas voir!

LILIA, *regardant par dessus son épaule ce qu'écrit Augustine.* Il en deviendra fou!

AUGUSTINE. Ce n'est plus possible... justement, j'aperçois Raphaël.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, RAPHAEL.

RAPHAEL, *apportant le costume.* Ah! ma course est terminée.

AUGUSTINE. Qu'est-ce que cela?

RAPHAEL. C'est le costume à l'usage du mannequin... Je vais le changer pour la classe du soir.

Il pose le costume sur la chaise.

AUGUSTINE. Tu as le temps; va d'abord porter cette lettre.

RAPHAEL. Encore une course?

AUGUSTINE. Ici en face, chez M. Anténor.

RAPHAEL, *prenant la lettre.* Une lettre pour ce jeune homme?

AUGUSTINE. Est-ce que tu ne m'entends pas

LILIA. Mais, oui... va donc.

RAPHAEL. Et vous voulez que je porte. (*A part.*) Dieu! ces femmes de peintres, elles en font voir à leur mari de toutes les couleurs.

Il sort.

SCÈNE XVII.

AUGUSTINE, LILIA.

AUGUSTINE. Moi, je vais tâcher de rejoindre M. Duplessy. Je lui prouverai qu'il a tort et son injustice tournera à mon avantage.

Air du Château perdu.

De ses soupçons je veux qu'il se repente;
Avec rigueur je saurai l'en punir;
Je veux enfin lui paraître innocente,
J'y tiens beaucoup... surtout pour l'avenir.
Oui, je prétends que grace à cette ruse,
De ma conduite il n'ose plus douter:
Quand un mari sans raison nous accuse
C'est un hasard dont il faut profiter.

Elle sort.

SCÈNE XVIII.

LILIA, *seule.*

La lettre est partie! que va-t-il penser? il sera au désespoir! Je le plains de tout mon cœur... et cependant je suis bien aise qu'il soit détrompé. Car enfin, son amour a beau être ridicule, c'est de l'amour... il ne s'agit que de lui donner une direction utile et raisonnable!.. il y a de la ressource avec un jeune homme... et malgré ses défauts, si jamais il était mon mari, je le corrigerais bien vite.

Air du baiser au porteur.

Je calmerais aisément son délire
Bientôt je serais tout pour lui;
C'est dans mes yeux qu'il voudrait lire
Le bonheur qu'il rêve aujourd'hui. *bis.*
Oui, je saurais le rendre heureux et sage
Et lui prouver à tous momens
Que le livre du mariage
Est le plus joli des romans.

Mais j'y songe! s'il allait ne plus revenir, après ce que ma cousine lui a écrit... Oh! c'est égal, il voudra s'assurer par lui-même... (*Elle s'approche de la fenêtre.*) Je le disais bien, le voilà qui sort de chez lui... comme il a l'air agité! Il vient ici, il faut l'attendre, voyons d'abord quel effet aura produit la lettre! Ah! comme ses traits sont renversés... il me fait peur.

Elle entre dans la chambre à gauche.

SCENE XIX

LILIA, *dans le cabinet et entr'ouvrant la porte de temps en temps pour parler.* — ANTÉNOR, *entrant d'un air égaré, tenant une lettre à la main.*

ANTÉNOR. Un mannequin! un mannequin! (*Moment de silence.*) Il a eu l'audace de me l'écrire... c'est en toutes lettres: «Monsieur, celle que vous aimez est un mannequin.» Imprudent Duplessy! effronté barbouilleur! cette dernière insulte te sera mortelle!

LILIA, *à part.* Je m'en doutais, il est furieux!

ANTÉNOR. Et pourtantat... s'il était vrai! si cette femme n'est point une femme! si ma passion n'était point une passion.

LILIA, *à part.* C'est drôle.... il en doute encore.

ANTÉNOR. Ah! j'entrevois un abîme.... Moi, Anténor, j'aurais été assez naïf.... et quand je passerais dans la rue, tout le monde chuchotterait: « Voyez-vous ce »beau jeune homme, avec sa figure mélan»colique, il aimait un mannequin! il était »fou d'un mannequin!» Dérision et mépris! et ce qui est le plus affreux, c'est que moi-même, je ne pourrais plus me regarder sans rire. Vous représentez-vous la position d'un homme qui ne peut plus se regarder sans rire; c'est atroce! alors la vie est un supplice... il faut en finir avec elle, et comme dit si bien Antony: est-ce un mot qui m'arrête... suicide!

LILIA, *à part.* Ouoi! il serait capable?

ANTÉNOR. Oui, si c'est une femme, je l'enlève... si c'est un mannequin, adieu l'existence... (*Tirant des pistolets de sa poche et les montrant.*) Il a y là-dedans de quoi mourir deux fois.

LILIA, *à part.* Enfermons-nous bien vite...

Elle rentre.

ANTÉNOR, Elle était dans ce cabinet..... il y a une heure, peut-être y est-elle encore, allons, ma destinée va s'accomplir!

SCÈNE XX.

Les Mêmes, RAPHAEL.

RAPHAEL, *entrant.* J'espère qu'à présent je pourrai habiller le mannequin.

ANTÉNOR. Le mannequin! qu'est-ce qui a dit le mannequin? est-ce toi, domestique?

RAPHAEL. Mais prenez donc garde..... vous allez me tuer avec votre pistolet...

ANTÉNOR. Réponds-moi... là... dans ce cabinet, est-ce un mannequin!

RAPHAEL, *hesitant.* Mais... oui... monsieur...

ANTÉNOR. Tu me trompes, domestique!

RAPHAEL. Monsieur, je vous assure...

ANTÉNOR. Eh bien! femme ou mannequin, être vivant ou inanimé, montre-le-moi, vas me la chercher, fais-le apparaître à mes yeux.

RAPHAEL. Oh! pour ça, avec plaisir, ça m'arrange même mieux... il me sera plus facile de changer son costume ici, que dans ce cabinet.

ANTÉNOR. Hâte-toi...

RAPHAEL. Je vais l'amener... mais vous ne vous ferez pas de mal ni à moi non plus.

ANTÉNOR. Non! je serai calme et résigné...

RAPHAEL. Si vous me donniez vos pistolets?

ANTÉNOR, *le poussant dans le cabinet où il entre.* Mais, va donc! va donc!

Il dépose ses pistolets sur la table.

Air *de Renaud de Montauban.*

Horreur! puis-je sans blasphême
Attendre ici sa présence fatale?
Mais n'est-il pas moyen de l'animer
Fut-ce aux rayons de la flamme infernale?
Ange du mal, si de toi j'obtenais
Un tel prodige... Oh viens, je t'en convie,
Viens, je pourrais t'abandonner ma vie
Et mon âme... s'y j'y croyais.

Voyant entrer Raphaël.

Voici le moment... rassemblons toutes mes forces.

Raphaël sort du cabinet, poussant devant lui le fauteuil sur lequel Lilia est assise, vêtue et parée comme le mannequin.

RAPHAEL, *bas à Lilia.* Ah! ça, mademoiselle, prenez garde à vous... je vous en avertis, c'est un enragé.

LILIA, *bas à Raphaël.* Ne crains rien, c est au contraire pour l'appaiser.

RAPHAEL. Monsieur, voilà. Maintenant je vous laisse; je reviendrai plus tard.

ANTÉNOR. Tu peux changer son costume devant moi.

RAPHAEL. Devant vous.

LILIA, *à part.* Ah! mon Dieu, je n'avais pas prévu.

RAPHAEL. C'est que, voyez-vous, monsieur, je vais vous dire... voilà le jour qui baisse, il faut que j'aille apprêter les lampes pour la classe du soir.

ANTÉNOR. Eh bien, va! laisse-moi!

RAPHAEL, *à part.* Ma foi! c'est elle qui l'a voulu... qu'elle s'arrange.

Il sort.

SCENE XXI.

ANTÉNOR, LILIA.

ANTÉNOR. Tout est fini! l'automate est là, près de moi... et je n'ose encore le regarder... (*Se retournant lentement.* Quoi! c'est ce carton enluminé qui a fait battre mon cœur, dans ma poitrine d'homme!... vengeance! j'ai envie de le déchirer avec mes oncles! hum! (*Il fait un pas vers Lilia. Trait de musique. Elle fait un mouvement, et s'arrête.*) J'ai cru le voir remuer. Etrange erreur d'un cerveau complètement détraqué.

LILIA, *à part.* Si je parle, il deviendra fou tout-à-fait.

ANTÉNOR Non, non! il n'y a dans cette enveloppe ni souffle ni mouvemens. C'est une substance froide et inerte .. Et pourtant, il me semble qu'un gouffre nous sépare... Ah! je dompterai cette terreur d'enfant. (*Musique douce sur laquelle il s'approche de Lilia et lui découvre entièrement le visage.*) Dieu!.. quelle charmante figure!.. quelle ravissante création! Ce n'est pas une femme, mais c'est un chef-d'œuvre, il est permis s'y tromper! Je ne sais ce qui se passe dans mon intérieur, c'est une rage, une frénésie, un crime, peut-être!... eh bien... (*Il s'avance vers Lilia. Trait d'orchestre agité. Il s'arrête hors de lui.*) Ah!

fuyons, malheureux Anténor, tu outrages la nature, mon garçon!

Il se laisse tomber sur une chaise.

LILIA, *à part*. Quelle frayeur il m'a faite,

ANTÉNOR, *à part*. Objet fatal, mannequin produit par Satan! tu ne jouiras pas long-temps de ton triomphe. (*Il va à la table prendre ses pistolets. Trait de musique rinforzando jusqu'à la fin de la phrase suivante.*) Cette beauté magique! ces traits qui m'ont fasciné... il faut les briser avec ma dernière illusion...

Il dirige son pistolet sur Lilia.

LILIA, *poussant un cri*. Ah!

Elle se lève et s'avance.

ANTÉNOR, *reculant*. Grands Dieux! quel prestige... Est ce un rêve fantastique enfanté par mon délire?

LILIA. Calmez-vous, monsieur, calmez-vous.

ANTÉNOR, *remettant son pistolet sur la table*. Elle marche, elle parle, c'est une femme... Oh! n'est-ce pas que tu es une femme...

LILIA. Comme vous voudrez.

ANTÉNOR. Bien vrai... approche n'aie pas peur... (*Elle approche.*) C'est bien ça, c'est parfaitement ça!

Air *nouveau de M. Doche.*

Cependant, je doute encore,
Daigne m'accorder ici;
Une faveur que j'implore,
Voyons ta main.

LILIA.

La voici.

ANTÉNOR, *la prenant*

Je sens circuler la flamme,
Sous cet ivoire tremblant,
Oui, c'est une main de femme. *bis.*

LILIA.

Etes-vous sûr, à présent? *bis.*

ANTÉNOR.

Même air.

Cependant je doute encore.
Tu dois posséder un cœur.

LILIA.

Je le crois.

ANTÉNOR.

Moi, je l'ignore,
Et suis sujet à l'erreur!
Laisse-moi voir s'il palpite!
Il lui met la main sur le cœur.
Un cœur de femme, vraiment,
Jamais n'a bondi plus vite;
Ah! oui, vraiment, il palpite.

LILIA.

Etes-vous sûr, à présent?

ANTÉNOR, *recommencant l'air.*

Cependant, je doute encore..

LILIA, *se retirant*. Mais il n'en finirait pas.

ANTÉNOR. Eh bien! non... je n'en doute plus... je n'en ai jamais douté... C'est ce Duplessy qui voulait me persuader le contraire... ce grotesque Duplessy... je l'exècre... car tu lui appartiens, tu es son épouse...

LILIA. Non, monsieur c'est ma cousine.

ANTÉNOR. Ta cousine!.. un autre mannequin.

LILIA. Mais non.

ANTÉNOR. Ah! pardon! une autre femme!.. ainsi tu es libre... tu es à moi pour toujours... tu es à moi... comme l'homme est au malheur... n'est-ce pas que tu consens à être mon génie, ma sylphide, mon dginn!

LILIA. Monsieur, je ne puis répondre.

ANTÉNOR. Oh! ne me refuse pas... crains tout de mon désespoir... Avec une passion comme la mienne .. si tu me résistais... je pourrais t'assassiner.

LILIA. Laissez-moi, monsieur... vous me faites peur...

Elle se retire jusqu'auprès de la fenêtre.

ANTÉNOR. Tu me fuis?

LILIA, *à part*. J'entends du bruit, comment me cacher?..

ANTÉNOR, *se jetant à ses pieds*. Ah! je t'en conjure à genoux...

SCÈNE XXII.

Les Mêmes, DUPLESSY, AUGUSTINE, *les Élèves.*

DUPLESSY. O ciel! c'est ma foi vrai!..

CHŒUR.

Air : *Notre vengeance.*

Quelle surprise!
Quelle méprise!
De ce carton,
Quoi, son ame est éprise!
Ah! sans remise,
Qu'on le conduise
A Charenton
Retrouver la raison

ANTÉNOR, *toujours à genoux.*

Être immobile
Etre débile

Etre fragile
Etre mignon,
Etre angélique
Etre magique,
Etre électrique,
Réponds-moi donc?

REPRISE DU CHOEUR.

Quelle surprise, etc.

DUPLESSY. Comment M. Anténor c'est là l'objet de votre passion?

ANTÉNOR, *se levant*. Eh bien oui, Duplessy... oui, excellent Duplessy... je l'aime et je me flatte d'en être aimé...

DUPLESSY, *riant*. En vérité... Parbleu... il ne vous manque plus que de lui assurer une fidélité éternelle...

ANTÉNOR. Vous m'y faites songer... C'est devant vous que je veux lui passer au doigt l'anneau des fiançailles!

DUPLESSY. C'est fini, l'aliénation mentale est à son dernier période.

ANTÉNOR, *prenant la main de Lilia et lui passant l'anneau*. Être mystérieux! je te fiance à moi pour la vie!..

LILIA, *retirant sa main*. Ah! prenez donc garde, vous me faites mal...

TOUS. Lilia!

DUPLESSY. Que signifie?

CHOEUR.

Air *de la Nuit de Noël*.

Quelle métamorphose!
Quoi, c'est elle? grands dieux!
La singulière chose,
C'est vraiment merveilleux!

SCÈNE XXIII.

Les Mêmes, RAPHAEL, *accourant*.

RAPHAEL. M. Anténor! M. Anténor! on vous demande, un monsieur qui arrive de Châlons en poste; il ne vous a pas trouvé chez vous, Baptiste l'a amené ici; il veut vous voir à l'instant.

ANTÉNOR. Serait-ce mon père?

RAPHAEL. Je le crois... je l'ai entendu qui disait: mon fils... Il est vrai que ce n'est pas une raison...

ANTÉNOR. C'est lui, tant mieux! je sais qu'il avait l'intention de me donner une compagne, je lui dirai: voilà celle que j'ai choisie. Venez, Lilia, que je lui présente ma fiancée.

DUPLESSY. Un moment... un moment... Raphaël, conduis ce monsieur au salon...

ANTÉNOR. Peintre, aurais-tu le projet de t'opposer?..

DUPLESSY. Vous êtes si peu raisonnable.

LILIA. Vous voulez dire si extravagant.

ANTÉNOR. Qu'elle est aimable!

LILIA. Soyez tranquille, je m'en charge.

DUPLESSY. Ah! si tu veux te risquer, je n'ai plus rien à dire... Nous allons en causer avec le père du jeune homme.

LILIA. Dans quelque temps vous ne le reconnaîtrez pas, et s'il est encore un peu fou ce ne sera plus que de sa femme.

ANTÉNOR. Cher ange! j'ai donc enfin trouvé un ame qui a compris la mienne.

VAUDEVILLE.

Air *du vaud. de l'Héritière*.

LILIA.

L'erreur est permise à notre âge;
Et quand l'hymen va nous unir,
Je crains pourtant ce mariage
Car je pourrais m'en repentir,
Mais, jeune, on croit à l'avenir;
On se dit avec confiance:
Le bonheur ne peut m'échapper.
Puisqu'on a déjà l'espérance,
Il est permis de s'y tromper.

ANTÉNOR.

Nos jeunes soldats que j'admire,
Sous Anvers, braves et joyeux,
Se montraient dignes de l'Empire;
Et du Hollandais furieux,
Quand le canon tirait sur eux,
Ils s'ecriaient avec courage,
Même en se voyant éclopper:
Est-ce un boulet, est-ce un fromage?
Il est permis de s'y tromper.

DUPLESSY.

Aimez-vous l'état monarchique,
Tant mieux, je suis de vos amis.
Préférez-vous la république;
Je suis encore de votre avis
J'appartiens à tous les partis.
N'accusez pas ma conscience,
Un seul mot va me disculper:
Quand on ne sait pas ce qu'on pense,
Il est permis de s'y tromper.

ANTÉNOR.

Cette nuit dans ma rêverie,
M'étant couché l'estomac creux,
Il me sembla qu'avec furie
J'étreignais, de mes bras nerveux,
Une hydre, un serpent monstrueux.
Tout à coup, l'illusion cesse,
Et quelle horreur vient me frapper;
C'est mon traversin que je presse,
Il est permis de s'y tromper.

RAPHAEL.

L'autre jour, croyant me distraire,
J' vais à la Porte Saint-Martin,
J'entre avec un billet d' parterre
Que l'on m'avait donné l' matin.
Voilà qu' la pièc' commence enfin.
J'en riais comm' d'un' parodie,
Et mes voisins veul'nt m'écharper.
Est-ce un' farce? est-ce un' tragédie,
Il est permis de s'y tromper.

ANTENOR, *au public.*

Messeigneurs, et vous, nobles dames,
Naguère encor, vous veniez voir
Ces raffinés, ces bonnes lames
Qu'on applaudissait chaque soir,
En ce vieil et joyeux manoir.
Ces bravos, que le moyen-âge
Pour lui seul voudrait usurper,
Octroyez-les; à mon langage,
Il est permis de s'y tromper.

FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel